

Cordoba 26 y 27 de Octubre 2018

Movimientos minoritarios, insistencias, resistencias locales

# ODE À LA JOIE

Marie Weber

Pour Papi, Pierre Weber, Pierre le tisserand

*« L'art sert à se laver l'âme de la  
poussière de tous les jours »*

*Pablo Picasso*

« *Qui parle quand je parle ?* », question soulevée par Philippe Koeppl lors d'une des séances du séminaire Façons de Dire. Cette question m'est restée et je ne peux cesser de me la reposer, quand je prends la parole mais aussi quand j'écris. Et si je le précise maintenant c'est que dans le texte qui va suivre j'emploierai souvent le pronom « je » sans qu'il s'agisse uniquement de moi. « Je » parce qu'à l'heure de parler de l'exercice d'une pratique, de la situer mais aussi d'essayer d'en entrevoir certains enjeux, je ne peux me permettre de me loger toujours dans un nous. Et en même temps, à chaque décision, à chaque prise de position je ne suis pas seule. Parfois hantée, souvent habitée, nourrie par d'autres, des vivants et des morts, d'illustres auteurs ou d'illustres inconnus, des lointains, des proches, des smsés, des whatsappés, des skypés, ... Autant de rencontres qui constituent aujourd'hui des phares dans le brouillard pour une pratique qui se trouve alors vivifiée d'être arrimée ailleurs. Et c'est aussi parce qu'ils sont tellement nombreux et parfois tellement incorporés que j'ai omis, volontairement ou non de les citer... mais spéciale dédicace à eux tous !

J'me présente je m'appelle marie, éducatrice spécialisée dans un ITEP depuis le mois de février 2018. Ce lieu est présenté aux enfants accueillis comme un établissement (et c'est pas pour rien que je souligne), Institut Thérapeutique, Éducatif et Pédagogique qui accueillent 16 enfants entre 10 et 17 ans. Des enfants « *qui présentent des difficultés psychologiques dont l'expression, notamment l'intensité des troubles du comportement,*

*perturbe gravement la socialisation et l'accès aux apprentissages »* (dixit le décret)... Sur le site de la Maison Départementale pour Personnes Handicapées<sup>1</sup> les parents peuvent lire :

*« Votre enfant a des difficultés psychologiques. Votre enfant peut aller dans un ITEP. Un ITEP est un institut thérapeutique éducatif et pédagogique. Les ITEP accueillent des jeunes qui ont des difficultés psychologiques graves. C'est-à-dire que ces jeunes ont des comportements qui posent problème. Par exemple, ces jeunes sont violents avec les autres enfants ou avec le professeur. Ces jeunes ne peuvent pas apprendre normalement en école ordinaire. Ces jeunes vont en ITEP (...) où on s'occupe bien de leur handicap. »*

Est-ce qu'on prend les parents pour des débiles à leur expliquer les choses ainsi ?

Alors nous on s'occupe de « leur handicap » uniquement pendant la journée (le soir ils rentrent à leur domicile). Ils viennent sur site pendant des demi-journées à la place d'aller à l'école, pour participer à des « médiations éducatives » ou se rendre à des séances thérapeutiques avec une psychologue, une psychomotricienne, une infirmière, etc... Jusqu'alors je n'avais travaillé qu'avec des adultes, à l'exception de stages en formation. Lassée que le travail d'éducateur se réduise peu à peu au remplissage de formulaires et à l'aide aux démarches administratives je m'étais dit qu'il était temps d'aller découvrir ce qui se passait dans les institutions accueillant des plus jeunes... Peut-être que là, l'éducateur n'était pas astreint à rester dans un bureau, à brasser de la paperasse en oubliant la personne assise de l'autre côté du bureau... Travaillant depuis presque 10 ans comme éducatrice, j'avais l'impression d'avoir un certain bagage professionnel qui me permettrait de m'orienter dans ce nouveau lieu. Et c'est avec surprise que j'ai constaté que j'étais et j'étais prise pour une néophyte. Sensation d'être stagiaire au premier jour avec ces gamins mais aussi renvoyée à une forme d'absence de savoir-faire. J'avais bien envie ou presque, j'aurais aimé avoir envie de vous faire une présentation un peu plus structurée du contexte dans lequel s'inscrit ma pratique d'éducatrice spécialisée. Mais je n'y suis pas parvenue. Parce que trop laborieux, me coupant du plaisir d'écrire... Et l'enjeu de l'écriture mais aussi tenter d'approcher au plus près ce que je cherche à vous adresser aujourd'hui est trop crucial (pas dans l'absolu, mais pour ma survie au travail) pour que je fasse le détour par un cadre politico-juridique dont le jargon suffit à me donner des boutons.

Je vous propose plutôt de m'interrompre à n'importe quel moment et qu'on en parle. Et la parole c'est aussi ce dont je souhaite dire quelque chose aujourd'hui. La parole dans tous ses états, dans toutes ses « dit-mensions » comme l'écrivait Lacan ; du blabla au dire vrai en passant par le jeu de mots et la joie de la parole. Si ça m'inquiète aujourd'hui au point que je souhaite vous le soumettre c'est que cette rentrée scolaire à l'ITEP a mis en évidence à quel point les mots, les phrases, le conflit, étaient mis à mal dans ce lieu. Et de sentir en moi se réveiller une réaction vive, voire viscérale à ce que je nommerai un intolérable pour reprendre le terme de Pierre Zaoui. Lors d'une interview donnée à une chaîne de télévision brésilienne, sur la philosophie française après mai 68, Pierre Zaoui s'appuie sur 3 auteurs : Foucault, Deleuze et Derrida pour dégager différentes voies. En voici une, je cite :

*« À la place de l'espérance il faut penser la joie et à la place de la crainte il faut penser l'intolérable. (...) La joie c'est pas du tout l'espoir. La joie au sens de Spinoza c'est*

---

<sup>1</sup> [https://www.cnsa.fr/documentation/cnsa\\_17-10\\_fiches-facilealire\\_scolarisation\\_etablissement\\_enfants\\_handic\\_.pdf](https://www.cnsa.fr/documentation/cnsa_17-10_fiches-facilealire_scolarisation_etablissement_enfants_handic_.pdf)

*l'augmentation de sa puissance d'affecter (...) quand on est plus joyeux on est plus puissant, on se ressent plus puissant. C'est le contraire d'un espoir, l'espoir c'est je me sens faible aujourd'hui mais je me projette, j'espère être fort dans l'avenir. (...) C'est l'attente d'une force à venir. Au contraire la joie c'est une force immédiate. (...) Si on part de ce constat là il faut réussir à penser une situation qui soit sans espoir, sans être pour autant une situation désespérée. » Citant Deleuze citant Fitzgerald : "il faudrait être capable d'admettre que les choses sont sans espoir et être encore capable de vouloir les changer. (...) l'intolérable c'est au contraire ce qu'on ne peut pas tolérer, ce qui exige une action. (...) On ne sait pas très bien quelles sont les meilleures sociétés dans lesquelles on peut vivre mais on peut connaître absolument les pires. Et on peut connaître celles qui sont absolument inadmissibles, non seulement chez les autres mais aussi bien en soi-même. »*

Septembre. Réunion. J'entends qu'il n'est pas question que les enfants s'imaginent qu'ils peuvent déposer tout, n'importe quand et n'importe comment. Qu'il y a des professionnels (les thérapeutes) avec des espace-temps prévus pour ça (une séance dans un bureau). Et une autre voix surenchérit en disant qu'en tant qu'éducateur on n'a pas à s'attarder sur ce qu'ils expriment, qu'il faut être tranchant, les arrêter dans leurs comportements déviants parce que « si c'est pas les éducateurs qui le font, qui le fera ? » En français on utilise le terme déposer comme synonyme de se confier à quelqu'un mais on dit aussi déposer les armes, baisser la garde ou se rendre. Y aurait-il quelque chose dans l'air d'une idée que les enfants soient en mode combat avec les éducateurs, et qu'ils arrivent sereins et non guerriers avec les autres professionnels ? Alors surprise et dépit et en même temps pas tant que ça. Parce que ce n'est pas nouveau, ni dans ce lieu ni même de manière plus générale. C'est une tendance assez courante dans le milieu du travail social que de dire que la parole ce n'est pas pour les éducateurs et que ce n'est pas avec eux que ça doit parler. Pour ça y a les psys. Comme si on prenait les gens assez pour des cons pour qu'ils se trompent d'adresse quand ils parlent à quelqu'un d'autre qu'un psy. Mais cela souligne aussi, je crois, le malaise à ne pas savoir quoi faire lorsqu'on est dépositaire de la parole d'un autre. Quand elle bouscule, encombre, nous obligerait à sortir de la fonction qu'on pense avoir. Et être bousculé, par les temps qui courent ce n'est pas franchement ce que l'on cherche... La tendance serait plutôt à une approche assez hygiéniste du travail « il faut se préserver », voire se protéger et des formations ne cessent d'éclorre sur la prévention du burn-out... Se préserver serait-ce alors se ramparder pour éviter d'être atteint par les mots de l'autre ? Sacré défi quand le quotidien est rythmé de grossièretés, d'insultes, d'injures.

Mais n'est-ce pas déjà une prise de position que de ne pas les entendre systématiquement comme des attaques cherchant à défier les adultes que nous sommes, sensés incarner vertu et autorité ?

« J'm'en fous de ta vie : raconte-moi une histoire

« J'vais revenir te crever : je vais revenir et tu seras encore vivante pour que je te fatigue  
encore

« Mais viens, vas-y, viens : viens jouer avec moi

« Salope, psychopathe, tu nous touches trop »

Comment ne pas s'arrêter au pied de la lettre de ces mots crachés, ne pas chercher systématiquement à les sanctionner d'un parle pas comme ça, rabâcher un respect dû à

l'adulte et une convention sociale qui implique de se parler en langage châtié. Outre le fait qu'entre eux les enfants et adolescents se parlent ainsi, sans qu'il y ait une once d'animosité, outre le fait que leur univers musical est rythmé de ces termes orduriers qui relèvent alors de la banalité il y a peut-être à prendre en compte ce qui les environne, ces mots-molards... Un geste, un regard qui viennent dire le contraire de ces mots qui semblent chercher à repousser l'autre. L'espace d'une micro seconde il s'agit de voir l'invitation à venir jouer. Entendre le silence qui accompagne l'histoire qui se raconte, le sourire qui surgit quand on répond : « je serai contente que tu reviennes nous voir l'année prochaine ». L'exercice nécessite de redoubler d'énergie pour ne pas se laisser avoir par la peur de perdre la face, ne pas se rigidifier dans des positions de maîtrise, de prestance. Et nécessite aussi une hyper réactivité pour créer la surprise et l'inattendu qui permet de détourner l'étincelle qui sinon ira déclencher le feu et nous transforment en pompiers au quotidien... Faire entrer les corps, faire jouer les corps, supporter de toucher et d'être touché plutôt que de mettre de la voix pour faire taire, remettre de la distance. Hausser le ton pour en finir avec l'agitation est autrement plus épuisant, plus coûteux...

Surface, la surface de l'insulte. Mais s'aventurer à nager un peu en dessous et le paysage est déjà différent. À la surface : les troubles du comportement avec leurs lots de symptômes bien qualifiés, les raccourcis sont fougueux presque comiques tellement ils sonnent creux. Errance, égarement d'une pratique qui ne trouve à inventer un langage pour se dire en dehors des discours psychologisants et normativants. Ce n'est pas une mince affaire et c'est une masse à faire que de saisir au vol ces mots, ces phrases, ces direx qui accompagnent le bruit et la fureur. Et qu'est ce qui se passe ou peut se passer si personne ne se fait le collecteur de ces dits qui courent ? Il ne s'agit pas d'aller les chercher ces mots, les provoquer à la manière d'un enquêteur mais plutôt d'aller vers eux qui sont mis à disposition, adressés derrière le désordre. Ordre vient de ourdir, ordiri (lat) : commencer à tisser. Qui a donné ordo « ordre des fils dans la trame ». Et je repense à « nous sommes tous les fils du discours » (cf. Lacan, « Ou pire »). En français, la lecture de fils peut amener à lire autant fils (tissu) que fils (filiation)... et je ne peux m'empêcher de trouver toujours qu'être tous les fils(tissu) du discours c'est une manière de faire vivre cette manière dont s'enchevêtrent, se croisent, nos mots, nos paroles et constituent ainsi un tramage qui soutient, porte, supporte et transporte les uns et les autres... Tenir à un fil et tenir le fil...

J'écoute Casey' une rappeuse française invitée à l'Ecole Normale Supérieure dans le cadre d'un séminaire intitulé « La plume et le bitume » où les organisateurs ont invité tour à tour différents rappeurs. Casey qui considère comme une force de ne jamais être à sa place. Hybridité. Casey dit « *Quand t'as pas les mots ça s'termine par la violence (21'22) (...) Qu'est-ce qui me vaut ce ton ? Pourquoi vous vous adressez à moi de telle manière ? J'aurais aimé le dire mais je pouvais pas le dire donc ça s'terminait par des claquements de portes, des j'm'en bats les couilles (...) j'faisais ma crise quoi (...)* » « *La seule façon qu'ils ont de maîtriser c'est de s'opposer. C'est le seul point de maîtrise que j'avais c'était de résister* »<sup>2</sup> Et ses mots me frappent, et me parlent. Me parlent parce que j'ai l'impression qu'ils pourraient être ceux des gamins de l'ITEP. Maîtriser quelque chose en étant dans l'opposition mais aussi « *j'aurais aimé le dire mais je ne pouvais pas le dire* ». Et même si Casey poursuit en disant qu'elle n'avait pas les mots, qu'elle ne pouvait pas nommer l'injustice qui lui était faite, il y a aussi dans ce non-pouvoir dire l'impossibilité d'être entendue. De la part de ses professeurs mais de sa mère aussi. Ça fait écho, écho pour moi

---

<sup>2</sup> Savoirs ENS

dans ce constat ou du moins cette interrogation de la place qu'on laisse à ce que des choses puissent se dire et être entendues.

Et de réfléchir comment faire dériver, déviationner tout ça... Parce que jusqu'à maintenant c'est plutôt l'incapacité à se faire entendre par les enfants (j'ai fini par trouver ça comique cette substitution fréquente de se faire obéir par se faire entendre) qui est pointée. J'entends : « faut tenir ». J'entends : « te laisse pas faire ». Mais se laisser faire par qui? Parce que finalement j'ai bien l'impression de me laisser faire, par l'ambiance disciplinaire et je me retrouve parfois à agir d'une manière qui fait que je ne me reconnais plus. Parce que travailler en équipe c'est aussi pouvoir prendre position face ou parmi les autres et ce n'est pas si simple de garder le cap quand on a l'impression d'être en permanence sous l'œil évaluateur, scrutateur de l'autre. En sachant d'autant plus que ce qui est jugé c'est la capacité policière au maintien de l'ordre plutôt que l'inventivité et la capacité à jouer et à permettre le jeu. Ce « il faut tenir », les enfants aussi y ont droit. Tenir en place, se tenir à sa place, se tenir tranquille, tenir dans le temps, se tenir correctement ... Une injonction similaire et de me demander s'il n'y a pas dans notre attente à les voir soumis, obéissants, disciplinés et muets, un calquage sur notre propre façon d'être au monde. Et de me demander si le peu de crédit qu'ils accordent à notre parole, et je pense en particulier au moment où ça commence à s'exciter, où on met de la voix pour les ramener au calme mais où les mots ne semblent avoir aucun effet et on se retrouve à les empoigner physiquement pour les bouger, si tout ça c'est pas parce qu'au fond pour nous aussi la parole c'est du pipi de chat. Ça sent mauvais et c'est juste bon à éclabousser...

Du côté des professionnels, la parole est balayée sur tous les plans, y compris dans les écrits qui nous sont demandés. « Vous cassez pas la tête », il faut des écrits synthétiques, « mettez 3 lignes » ... Les cases des documents officiels que nous avons à remplir au quotidien appellent aux tirets, pas à la majuscule et à l'alinéa... Alors pas de phrases, pas de complexité, faut aller vite et se tourner vers l'avenir, vers l'après. On rédige des projets à tout va, des projets personnalisés de la personne, des projets de médiation, des projets de transfert avec toujours leurs cases d'objectifs et de critères d'évaluation... Et puis il faut prévoir, anticiper, présupposer sur ce que sera devenu le gosse dans 6 mois parce que c'est maintenant qu'il faut remplir son dossier de renouvellement à la MDPH, c'est à la rentrée que se pense déjà l'orientation de la rentrée suivante... Étrange temporalité... mais qui au moment de l'écrire fait écho à cette manière dont on semble craindre en permanence les retombées si on ne marche pas sur le droit chemin... Travailler sous la menace avec le « on dit que » « on nous a dit que », le « on » de la rumeur qui informe. Deleuze, dans sa conférence : « Qu'est-ce que l'acte de création ? » disait : *« Informer c'est faire circuler un mot d'ordre. Les déclarations de police sont dites, à juste titre, des communiqués ; on nous communique de l'information, c'est à dire, on nous dit ce que nous sommes censés être en état ou devoir croire, ce que nous sommes tenus de croire. Ou même pas de croire, mais de faire comme si l'on croyait, on ne nous demande pas de croire, on nous demande de nous comporter comme si nous le croyions. C'est ça l'information, la communication, et, indépendamment de ces mots d'ordre, et de la transmission de ces mots d'ordre, il n'y a pas de communication, il n'y a pas d'information. Ce qui revient à dire que l'information, c'est exactement le système du contrôle. »*

C'est sur ce « on nous demande de nous comporter comme si nous le croyions » que j'aimerais m'attarder. Parce que j'ai l'impression qu'on cherche à nous guider dans notre travail, presque à nous téléguider. On nous dit sans cesse ce que nous devrions faire et

comment. Comme si en tant qu'éducateurs nous étions dépourvus de compétences professionnelles, de savoir-faire mais aussi d'esprit critique et de capacité à se positionner. On attendrait de nous qu'on prenne pour argent comptant les mots d'ordre en hochant docilement de la tête et qu'on passe après à l'exécution. Et ça semble marcher, bien souvent, comme si la crainte de la réprimande d'avoir mal fait nous faisait avancer. Comme dans un roman d'anticipation on anticipe le coup de bâton et on se retient d'agir avec la spontanéité que peut engendrer une certaine expérience professionnelle. Comme des gestes suspendus qui suppriment la dimension de l'après-coup... Mais sommes-nous à ce point infantilisés qu'on craigne la punition, que l'on renonce à se positionner, à prendre nos responsabilités ? Parce qu'il me semble qu'à partir du moment où l'on s'engage à travailler auprès et avec d'autres, on ne peut pas penser qu'à la préservation de soi. Qu'on a en responsabilité l'engagement pris à l'égard d'autrui et qu'on ne peut en faire fi... Et puis surtout, que se passe-t-il s'il l'on s'enquiert de ce qu'il y a derrière le mot d'ordre, sur quoi il repose ?... Et bien pas toujours mais bien souvent sur du vent, sur des stéréotypes comme disait Barthes : *« Le stéréotype, c'est le mot répété hors de toute magie, de tout enthousiasme, comme s'il était naturel, comme si par miracle ce mot qui revient était à chaque fois adéquat pour des raisons différentes, comme si imiter ne pouvait plus être senti comme une imitation : mot sans-gêne, qui prétend à la consistance et ignore sa propre insistance. »* (R. Barthes, « Le plaisir du texte »)

Si on s'amuse à chercher un peu ce qui constitue le cadre légal de notre action par exemple on peut être amené à s'offusquer de l'ampleur de la mascarade à laquelle on prend part au quotidien. Parce que bien souvent (mais pas systématiquement), les textes de lois sont finalement plus souples que ce qui se pratique. La bonne blague !!! « L'accompagnement vers l'autonomie, qui définit la perspective de travail, se démarque de la notion de rééducation préconisée dans la précédente réglementation relative aux instituts de rééducation. Elle fait bien référence à une démarche personnalisée, dont la finalité vise un plus grand discernement par la personne de ce qu'elle met en jeu dans son rapport aux autres et à elle-même : il s'agit de susciter chez chaque jeune le désir d'en savoir un peu plus sur ce qui l'anime, l'intéresse, lui pose problème, interfère dans sa relation aux autres. Ce travail d'élaboration accompagné doit amener l'enfant ou le jeune à rechercher, expérimenter des façons singulières de s'accommoder de ses capacités et de ses difficultés. L'ITEP doit permettre à l'enfant ou au jeune d'expérimenter le quotidien et les relations humaines, dans une perspective de maintien ou de retour dans les dispositifs habituels d'éducation, de scolarisation, de formation professionnelle, de socialisation. »<sup>3</sup>

Ces histoires de blague me ramènent aux enfants en passant par le mot d'esprit. Dans son livre les « En- jeux de l'Autre », Michel Constantopoulos, parcourt de manière pointue et drôle à la fois la question du plaisir. Dans le chapitre « Plaisir préliminaire, plaisir de néotène », il revient sur « le mécanisme du mot d'esprit » chez Freud. Il nous dit, citant Freud : *« le trait d'esprit a partie liée avec le jeu de l'enfant qui nous intéresse ici. (...) Le jeu est à l'origine l'activité par laquelle l'enfant exerce ses aptitudes et, ce faisant, il rencontre du plaisir « qui résulte de la répétition du similaire, du fait de retrouver le connu, d'une homophonie, etc., et qui s'explique comme une économie insoupçonnée en matière de*

---

<sup>3</sup> [http://www.aire-asso.fr/img\\_ftp/154\\_Circulaire-2007-ITEP.pdf](http://www.aire-asso.fr/img_ftp/154_Circulaire-2007-ITEP.pdf)

*dépense psychique », car sans égard à la signification et à la cohérence. (...) » « Dès que le renforcement de la raison (...) défend le jeu avec des mots comme étant dépourvu de sens et le jeu avec des pensées comme étant un non-sens, le jeu se transforme en plaisanterie ». L'enfant fait preuve d'adaptabilité : il conserve ainsi ses sources de plaisir (le jeu), tout en contournant l'objection critique (le non-sens). Et nous voilà (...) devant le mécanisme du plaisir préliminaire. » Plaisir préliminaire : « un sentiment de plaisir qui (...) réclame un supplément de plaisir » « Cette théorie du gain de plaisir occupe une place particulière. (...) le jeu devient ici le propre de l'homme ». Elle « fait du jeu le trait distinctif de l'infantilisme de la sexualité, qu'elle retrouve dans des manifestations aussi variées que les symptômes névrotiques, les formations de l'inconscient, le processus créatif ou la langue, manifestations qui sont toutes sous la domination du principe du plaisir préliminaire ».*

En lisant plus loin « *la création nous assure de ne jamais quitter l'enfance* » je trouvais posé et déplié une part des forces à l'œuvre dans mon travail aujourd'hui. À la fois parce qu'il me semble que c'est autour de la créativité que je suis convoquée ou du moins c'est cet appel qui fait écho en moi mais aussi parce que ces notions ou cette manière de donner valeur au jeu, au plaisir et à la création étayent, soutiennent, valident et finalement m'autorisent à les faire valoir...

Dans « Pourparlers », Deleuze nous dit : « *Il faut parler de la création comme traçant son chemin entre des impossibilités... C'est Kafka qui expliquait l'impossibilité pour un écrivain juif de parler allemand, l'impossibilité de parler tchèque, l'impossibilité de ne pas parler. (...) La création se fait dans des goulots d'étranglement. Même dans une langue donnée, même en français par exemple, une nouvelle syntaxe est une langue étrangère dans la langue. Si un créateur n'est pas pris à la gorge par un ensemble d'impossibilités, ce n'est pas un créateur. Un créateur est quelqu'un qui crée ses propres impossibilités, et qui crée du possible en même temps (...). Il faut limer le mur parce que, si l'on n'a pas un ensemble d'impossibilités, on n'aura pas cette ligne de fuite, cette sortie qui constitue la création, cette puissance du faux qui constitue la vérité. Il faut écrire liquide ou gazeux, justement parce que la perception et l'opinion ordinaires sont solides, géométriques (...). Non pas du tout quitter la terre. Mais devenir d'autant plus terrestre qu'on invente des lois de liquide et de gaz dont la terre dépend. »*

Et création, créativité, inventivité, les gamins de l'ITEP en font preuve à foison, au quotidien, en démontant des chaises pour faire des luges à cailloux, en pétant des poteaux et s'en servir de batte de baseball... Inspirée par eux dans ces temps où on ne leur propose rien, on voit leur imagination à l'œuvre, autrement qu'en cherchant à les faire tenir assis sur des chaises pour un temps délimité avec une activité précise. Comme si la mission de l'ITEP était de devoir les discipliner assez pour qu'ils cessent d'être indisciplinés à l'école. Et si, plutôt que de chercher à les faire rentrer dans le moule par la contrainte, le labeur, la souffrance on se laissait embarquer à pourfendre les dragons, à construire des cabanes avec des bouts de chiffons... À ne pas interpréter leurs gestes avec les grilles classiques et routinières en ITEP : frustration, intégration de la loi, introduction du tiers, opposition systématique, ... mais plutôt les laisser nous enseigner leur langue... Ce qui implique, je vous l'accorde, de cesser d'avoir peur de se faire avoir par eux parce qu' « ils sont quand même manipulateurs et veulent prendre la place des adultes »... « Ce sont des bons itep » dit-on.

Cesser d'espérer pour reprendre le terme de Pierre Zaoui et prendre acte de cet « ici et maintenant », cesser d'attendre des lendemains qui chantent pour chanter aujourd'hui. Mais aussi, idée qui me vient après une journée tumultueuse, cesser de lutter contre la tempête. Au lieu de la voir comme un effet des troubles à canaliser et à dompter, se laisser emporter par la vague en jouant dans son mouvement. Elle vous enroule, elle vous chahute, vous fait dériver, vous emporte plus loin, au loin... Et finalement de constater que ces enfants, dont on ne cesse de nous rapporter qu'ils ont besoin d'ordre, de structure, de discipline, ne semblent pas se porter plus mal de faire avec nous face aux imprévus, aux décollages précipités, aux conversations qui se croisent sans jamais se finir, aux changements de véhicules sur le coin d'un parking. Là où on les imaginait effrayés à l'idée d'être conduits dans des embarcations brinquebalantes, ils semblent sereins. Les langues se délient, les rires et ricanements animent une fin de journée complètement à la bourre. Alors accepter, supporter voire soutenir ce joyeux bordel, sans se dire calme ta joie ! En pensant à la dissidence, j'me dis que c'est peut-être déjà dans ce mouvement-là qu'on peut en trouver quelques gouttes...

Et si on se mettait à jouer avec les mots, à faire vivre les langues, à éprouver la joie de la parole... Continuer à parler, à écrire, des phrases, à écrire par phrases et pas que par tirets : parce qu'une « *phrase c'est un dire* », dicit Lacan. Ne serait-ce que continuer à parler, à prendre la parole avec tout ce que ça comporte d'échappées, d'engagement, de déprise et d'incertitude, voire de vanité. Ne pas cesser de parler quand les cases poussent, voire appellent, voire ordonnent le silence, quand le mutisme des autres fait douter de la pertinence d'un débat, d'un échange et même parfois de la simple transmission d'une information. Continuer à parler parce qu'animé d'un « *désir plus fort* » dicit encore Lacan dans « Le Transfert ». Parce qu'animé par la certitude, et c'est peut-être la seule que « *la parole est une conquête. Ce n'est pas un don.* » dicit Lucien Israël dans son séminaire intitulé « L'aliénation ».

Une conquête à laquelle on ne peut renoncer, non seulement pour soi mais aussi pour ces graines de crapule qu'on accompagne. Continuer à parler parce que si l'on se résigne au silence, à faire de la parole un accessoire hors-course, hors-jeu, comment concevoir de leur permettre d'accéder, peut-être, à cette conquête-là ? Et alors se retourner vers ce terme « tenir » qui, dans le sillage de la racine indo-européenne « ten » voisine avec :

faire attention, inattendu, entretenir, tendresse, entendre, continuer, impertinence, détonner, toucher, essayer, soutenir intention, intensité, ténia. Ténia : le ver solitaire... Soyons les vers qui entament les fruits de l'établissement, qui y creusent galeries, portes de sorties et lignes de fuite....